

N° 1.

1891
12 Novembre 1892.

2^{do} 2
1^{re} Année.

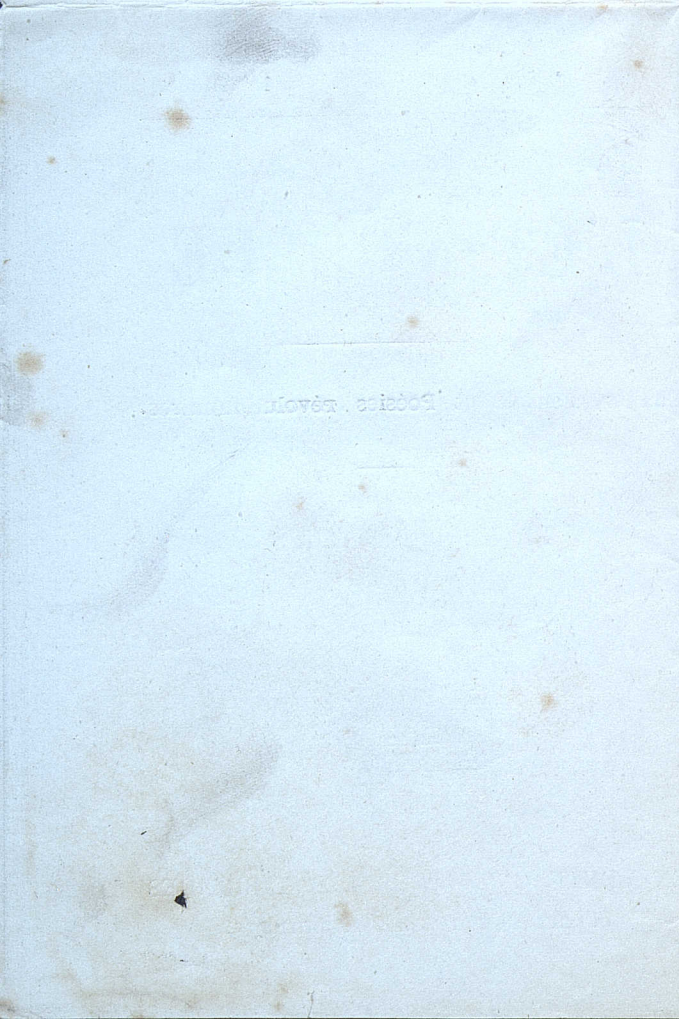
L'ÉTINCELLE

Chants, Pensées et Poésies révolutionnaires.

PRIX : 10 CENTIMES



EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
et chez les marchands de journaux.





LA PENSÉE

A PROPOS DES EXÉCUTIONS DE CHICAGO



Pendez ! messieurs les jouisseurs ;
La Grand'Plaine est ensemencée.
Mettez au gibet les penseurs.
Vous n'y mettrez pas la pensée.

Les penseurs sont les défenseurs
De l'humanité courroucée.
Vous pouvez vaincre les penseurs.
Vous ne vaincrez pas la pensée.

Faites plaisir, ô possesseurs,
A la mort, votre fiancée ;
Retirez la vie aux penseurs,
Vivante est toujours la pensée.

Proscrivez l'idée, oppresseurs,
Vous serez, ô race insensée,
Toujours cloués par les penseurs
Au pilori de la pensée !

Louis GABILLAUD.

LES CLASSES DIRIGEANTES

Tout un flot d'étoiles filantes
Sur ce globe s'est abattu,
Et de nos classes dirigeantes
Il ne reste plus un fétu.
Ceux qui nous guidaient dans l'impasse
Nos hommes d'Etat creux et lourds
Sont allés diriger l'espace...
Et la terre tourne toujours !

Ils ne sont plus ! qu'allons-nous faire ?
Devant qui nous mettre à genoux ?
L'Etat tenait tout dans ce sphère,
Ces gailiards-là pensaient pour nous !
Sans eux, moutons, saurez-vous paître ?
Qui tiendra la bride aux amours ;
Quoi ! pas même un garde-champêtre !
Et la terre tourne toujours !

Où sont ces doctrinaires chauves
Qui, de père en fils, ont voté
Codes sauvages et lois fauves
Pour sauver la société ?
Vous n'entendrez plus, prolétaires,
Couler l'eau trouble, en longs discours,
Des robinets parlementaires,
Et la terre tourne toujours !

Quoi ! plus un seul capitaliste,
Plus d'escrocs par le code absous,
Dont le génie âpre consiste
A faire suer les gros sous !
Eh quoi ! le Travail et l'Idée
Sont soustrait au bec des vautours !
Quoi ! Rothschild, ta caisse est vidée ?
Et la terre tourne toujours !

Pour des travaux de Pénélope
A coup de canon déchirés,
Plus d'ambassadeurs en Europe,
Ni crachats, ni cordons moirés.
Les peuples las, des vieilles trames
Et de l'eau bénite des cours,
Fraternisent par télégrammes,
Et la terre tourne toujours !

Sachant mieux aboyer que mordre,
Où sont tant de chefs glorieux
Qui se repliant en bon ordre,
Pas plus morts que victorieux ?
Les coups d'Etat, mèche allumée
N'ensanglantent plus nos faubourgs.
La paix se maintient sans armée...
Et la terre tourne toujours !

Plus de gras curés, plus de pape,
Pas même un pieux sacristain,
On ne rencontre plus Priape,
En soutane d'ignorantin.
Le miracle ayant tué Rome,
Le Syllabus n'ayant plus cours,
La raison se fait Dieu dans l'homme !
Et la terre tourne toujours !

La terre tourne et, plus fertile,
Nourrit des bras moins fatigués.
Dans les blés grands où croît l'utile,
L'alouette a des chants plus gais.
Le travail s'accomplit sans maîtres
Et, dans leurs loisirs de velours,
La poésie emplit les êtres,
Et la terre tourne toujours !

Eugène POTTIER.

NON ! DIEU N'EST PAS !



S'il est un Dieu, créateur de la terre,
Où donc est-il ? Et qui donc l'a créé ?
Le croyant dit : — C'est un profond mystère ;
Et c'est par lui que l'homme a procréé,
S'il est un Dieu, pourquoi fait-il les hommes
Lâches et vils, tueurs et criminels ?
Comment fit-il l'étendue où nous sommes ?
Et tous ces feux qu'on dit être éternels ?

REFRAIN :

Non, le soleil illuminant le monde,
Les astres d'or planant dans le ciel bleu,
Les océans où la tempête gronde
N'affirment point l'existence de Dieu.

S'il est un Dieu, pourquoi fait-il des nègres ?
Pourquoi noircir toute une race ainsi ?
Pourquoi du miel et pourquoi des fruits aigres ?
Pourquoi l'abeille et des frelons aussi ?
Pourquoi des rois et des foules vulgaires ?
Pourquoi de l'or aux uns ? aux autres, rien ?
S'il est un Dieu, qu'il empêche les guerres ?
Pourquoi le Mal domine-t-il le Bien ?

Quand les volcans allument l'incendie,
L'homme ébahi s'avoue être ignorant.
Dans mille endroits, la mer s'est agrandie :
Pourquoi l'abîme et pourquoi le torrent ?
Pourquoi l'orage inonde-t-il les terres ?
Pourquoi les monts portent-ils des glaçons ?
S'il est un Dieu, pourquoi donc les tonnerres
Et leurs éclairs brûlent-ils les moissons ?

S'il est un Dieu, pourquoi donc la folie
Existe-t-elle en des cerveaux nombreux ?
Pourquoi faut-il qu'un pauvre s'humilie,
En se courbant, devant un homme heureux ?
Pourquoi voit-on des castes et des classes ?
Des fénéants raillant les travailleurs ?
Et des bourgeois volant les populations ?
S'il est un Dieu, pourquoi des fusilleurs ?

S'il est Dieu, pourquoi nous fait-il bêtes
A dévorer les autres animaux ?
Pourquoi fait-il disparaître nos têtes ?
Pourquoi nos corps souffrent-ils tous les maux ?
Puisque c'est lui qui, dit-on, nous protège,
Pourquoi la rage et le tigre qui mord ?
S'il est un Dieu pourquoi fait-il la neige ?
Pourquoi le froid, la torture et la mort ?

Victor Hugo, tout croyant qu'il puisse être,
N'est qu'un rêveur, un sublime animal.
Dût-on jamais m'enfermer à Bicêtre,
Comme Proud'hon, je dis : « Dieu, c'est le mal ! »
Dieu, c'est l'erreur ; oui, tout le démontre :
Pourquoi toujours l'imposer à nos fronts ?
S'il est un Dieu, qu'il nous parle et se montre !
S'il est puissant, nous nous inclinons.

Non, Dieu n'est pas ! Et je le dis aux prêtres,
Au pape, au czar, aux empereurs, aux rois.
Non, Dieu n'est pas ! Et vous, souverains maîtres,
Vous nous trompez pour nous ravir nos droits
De votre Dieu s'écroule la légende,
La vérité guide à présent nos pas.
Devant les faits, le mensonge s'amende,
Et la raison nous dit : Non, Dieu, n'est pas !

Eugène CHATELAIN.

LE CHANT DU PAIN

Quand dans l'air et sur la rivière
Des moulins se tait le tic-tac.
Lorsque l'âne de la meunière
Broute et ne porte plus le sac.
La famine, comme une louve,
Entre en plein jour dans la maison ;
Dans les airs un orage couve.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim !
Car c'est le cri de la nature ;
Il faut du pain, il faut du pain. } Bis

La faim arrive du village,
Dans la ville, par les faubourgs ;
Allez donc barrer le passage
Avec le bruit de vos tambours.
Malgré la poudre et la mitraille,
Elle traverse à vol d'oiseau.
Et sur la plus haute muraille
Elle plante son noir drapeau.

Que feront vos troupes réglées ?
La faim donne à ses bataillons
Des armes en pleins champs volées
Aux près, aux fermes, aux sillons :
Fourches, pelles, faux et faucilles ;
Dans la ville, au glas du tocsin,
On voit jusqu'à de jeunes filles
Sous le fusil broyer leur sein.

Arrêtez, dans la populace
Ceux qui portent fusils et faux ;
Faites dresser en pleine place
La charpente des échafauds.
Aux yeux des foules conternées,
Après que le couteau glissant
Aura tranché leur destinées,
Un cri s'élèvera du sang !

La terre n'est pas labourée ;
Et le blé devrait, abondant,
Jaunir la zone tempérée,
Et, du pôle au tropique ardent,
Déchirons le sein de la terre.
Et, pour ce combat tout d'amour,
Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour !

Que nous font les querelles vaines
Des cabinets européens ?
Faudrait-il encor pour ces haines
Armer nos bras cyclopéens ?
Du peuple, océan qui se rue,
Craignez le flux et le reflux ;
Donnez la terre à la charrue
Et le pain ne manquera plus.

Pierre DUPONT.



JUSTICE



Vers toi, suprême Loi, souveraine Justice,
Équilibre de l'Univers,
Viennent les cœurs, afin qu'ici-bas s'accomplisse
Ton Paradis à tous ouvert.

Sur les oisifs, sur les voleurs que ta main pèse,
Descends des trônes les bourreaux,
Fais du monde un universel Quatre-vingt-treize,
Aux éclosions de héros.

Bas les bagnes ! Casse les fers, casse l'amarre
Du prolétariat. Soumets
De ton souffle, ouragan niveleur, désempare
Les panaches et les sommets.

Bas les castes ! A bas rentes et monopoles ;
Feu sur vermine oisiveté !
Terre est patrie, ayant pour frontières les pôles,
Pour nation l'Humanité.

Table rase de la Babel des hiérarchies,
Assise sur l'or des budgets.
Chefs, sinécures, c'est l'hydre des monarchies.
Assez payé ! Plus de sujets !

Comme un déchainement de mer diluvienne,
Révolution, apparais,
Renverse, anéantis, et que ton règne advienne
Du travail libre et de la paix !

Abolistous les rois, Dieu, monarque, grand prêtre.
Autel, et trône, et coffre-fort.
Plus de salaire-serf, plus de capital-maitre !
Tous les biens pour tous, ou la mort.

Abolis les Etats, tueurs de chairs humaines,
Dévorateurs de nations,
Vampires monstrueux, absorbant en leurs veines,
Le sang des générations.

Justice, deviens force, et par elle t'impose ;
Sois ère de fraternité ;
Et de l'homme idéal montre l'apothéose :
La liberté ! l'égalité !

Théodore JEAN.

LES PÉTIOTS

Ouvrez la porte
Aux petiots qui ont bien froid
Les petiots claquent des dents.
Ohé ! ils vous écoutent !
S'ils fait chaud là-dedans,
Bonnes gens,
Il fait froid sur la route.

Ouvrez la porte
Aux petiots qui ont bien faim.
Les petiots claquent des dents.
Ohé ! il faut qu'ils entrent !
Vous mangez là-dedans,
Bonnes gens,
Eux n'ont rien dans le ventre.

Ouvrez la porte
Aux petiots qui ont sommeil.
Les petiots claquent des dents.
Ohé ! leur faut la grange !
Vous dormez là-dedans,
Bonnes gens,
Eux, les yeux leur démangent.

Ouvrez la porte
Aux petiots qu'ont un briquet.
Les petiots grincent des dents.
Ohé ! les durs d'oreille !
Nous verrons là-dedans,
Bonnes gens,
Si le feu vous réveille.

Jean RICHEPIN.

PENSÉES

L'amour repose au fond des âmes pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.

Oh ! si vous saviez ce que c'est qu'aimer !

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtements pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'une poignée de paille pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance.

Vous dites que vous aimez, et il y a, en grand nombre, des malades qui languissent, privés de secours, sur leur pauvre couche ; des malheureux qui pleurent sans que personne pleure avec eux ; des petits enfants qui s'en vont, tout transis de froid, de porte en porte demander aux riches une miette de leur table, et qui ne l'obtiennent pas.

Vous dites que vous aimez vos frères : et que feriez-vous donc si vous les haïssiez ?

Et moi je vous le dis, quiconque, le pouvant, ne soulage pas son frère qui souffre, est l'ennemi de son frère ; et quiconque, le pouvant, ne nourrit pas son frère qui a faim, est son meurtrier.

Quand vous voyez un peuple chargé de fers et livré au bourreau, ne vous pressez pas pour dire : Ce peuple est un peuple violent, qui voulait troubler la paix de la terre :

Car peut-être est-ce un peuple martyr, qui meurt pour le salut du genre humain.

Qu'est-ce que ces meules qui tournent sans cesse, et que broient-elles ?

Pauvres prolétaires, ces meules sont les lois de ceux qui vous gouvernent ; et ce qu'elles broient, c'est vous.

F. de La Mennais.

J'ignore ce qui est arrivé dans l'ordre des temps ; mais dans celui de la nature il faut convenir que les hommes naissent tous égaux, la violence et l'habileté ont fait les premiers maîtres ; les lois ont fait les derniers.

Voltaire.

• • •
Tout travail humain résultant nécessairement d'une force collective, toute propriété devient par la même raison, collective et indivisible ; en termes plus précis, le travail détruit la propriété.

F. J. Proudhon.

• • •
L'humanité a trouvé à l'état sauvage : les animaux, les fruits, l'amour !

Jules de Goncourt.

• • •
L'homme ne renonce jamais à ce qui lui est une fois apparu comme juste ; il le voudrait, qu'il ne le pourrait pas : sa nature s'y oppose, et c'est là cette force morale à qui la victoire reste toujours dans ses luttes contre la force matérielle.

de La Mennais.

• • •
Le crime est dans la vie sociale ce qu'est la maladie dans la vie physique, et, de même qu'en médecine et en hygiène publique, on est peu à peu arrivé à comprendre qu'il est meilleur et plus avantageux de prévenir les maladies que de les combattre après leur invasion, l'on comprendra aussi que dans la vie sociale il faut mieux prévenir le crime par des institutions raisonnables, l'étouffer en germe, que de le combattre avec le fer et le feu alors qu'il est accompli. Dr L. Büchner.

La politique est jeu de filous.

Georges III, roi d'Angleterre.

• • •
Tout comprendre c'est tout pardonner.

M^{me} de Staël.

• • •
La sociologie nous apprend que, dans l'humanité en général, le progrès ne s'arrête point. De son côté l'histoire nous enseigne que les iniquités sociales disparaissent dès que la majorité des sacrifiés en a conscience. Or, en Europe et dans les pays organisés à l'européenne, la conscience des classes laborieuses s'éveille on ne l'endormira plus.

Ch. Letourneau.

• • •
Pour la postérité, les révolutions sont la grande époque des peuples, l'origine de leur gloire et de leur indépendance, la source de leurs richesses et de leur prospérité.

Pagès.

• • •
Ce qui est hors des gonds de la coutume, on le croit hors des gonds de la raison.

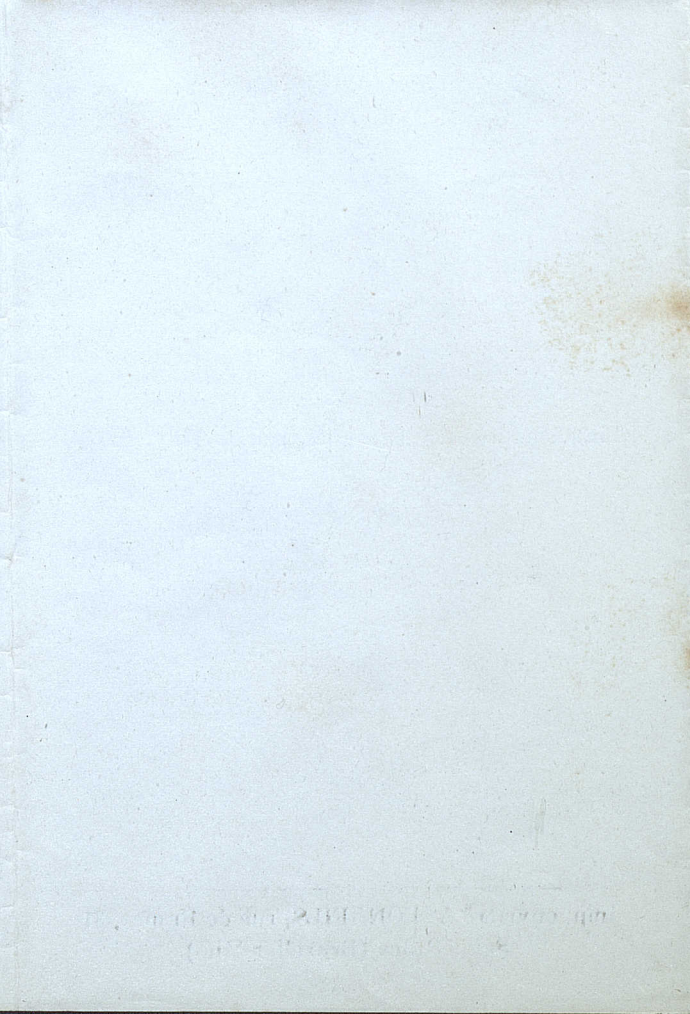
Montaigne.

• • •
« Connais-toi toi-même » était écrit sur le portique de l'Ancien Monde. « Sois toi-même » sera la devise du Nouveau.

Oscar Wilde.

• • •
Oh ! Anarchie que ton règne arrive.

César de Paepe.



Pintelon éditeur à Bruxelles, rue de Tilly, 22

Imp. ouvrière A. LONGFELS, rue de France, 31,
Saint-Gilles (Bruxelles-Midi).